

Dans l'Yonne, ils sont

Enquête

En combinaison blanche, ces gendarmes scellent, prélèvent, analysent, comparent et décortiquent chaque scène de crime. Dans l'Yonne, la police technique et scientifique confond délinquants et criminels, contribuant largement à l'élucidation des enquêtes.

Texte : Tiphaine Sirieix
Photos : Marion Boisjot
tiphaine.sirieix@centrefrance.com

Ca ne les fait même plus soulever, ces images. Ils en ont pris l'habitude. Quelques mois plus tôt, ils ont même passé dix heures, reclus dans cet appartement parfumé d'une odeur métallique, au dernier étage d'une barre HLM. C'était entre Noël et le Nouvel an, à Tonnerre. Le petit camion s'est garé au pied de l'immeuble, la scène n'échappe pas aux yeux curieux des voisins. Le ballet silencieux des combinaisons blanches et le dé clic des appareils photo jusqu'au quatrième étage débutent. De l'aube, jusqu'à l'aurore. Et plus encore.

Ce soir-là, l'adjudant-chef Ludovic est de permanence. Le militaire pose son camion quartier des Prés-Hauts. « Ce camion, ce n'est pas notre labo. C'est juste un camping-car aménagé avec plein de placards et 22 malles », sourit son conducteur, l'un des cinq techniciens d'identification criminelle (Tic) du département. Ces experts du crime qui jonglent entre chimie, toxicologie, génétique, biologie et balistique. « On doit trouver l'élément que personne ne va trouver... On aime bien gratter. »

Au dernier étage, une couronne de Noël est encore suspendue à la porte l'appartement, défoncée par les gendarmes. Dominique Boucharde, 59 ans, gît dans son sang. « Nous, on part de zéro », confie le technicien. Les experts des scènes de crime partent à la recherche de l'élément que personne ne va trouver. À l'aide d'écouvillons, les hommes en blanc prélèvent

nombre d'échantillons avant de les analyser et de contribuer, souvent largement, à la résolution de l'enquête. À la responsabilité se couple inéluctablement la pression. La peur de l'échec, de passer à côté de l'indice et de « foirer un truc ».

« Une remorque de scellés »

À ses débuts, lorsqu'il quittait une scène d'infraction, l'adjudant-chef repartait avec « une remorque de scellés ». Là, par exemple, j'ai un scellé au congélateur jusqu'en 2025. Il ne nous sert à rien et on aurait jamais dû le prendre... Mais il y a des choses qu'on n'apprend pas en formation. Il faut se mettre dans la tête de l'auteur pour comprendre où il faut chercher. » Les techniciens sillonnent les routes de l'Yonne pour réaliser le juste prélèvement. Les scellés se ramassent par dizaine. Ils se rangent prudemment dans une pièce secrète qui leur est réservée, là où les gendarmes troquent leur combinaison pour une blouse de laborantin. Les caisses s'empilent : « une étagère par Tic et un caisson par affaire ».

L'espace est aseptisé. Les pièces, de part et d'autre du couloir, d'une propreté exemplaire. Dans leur laboratoire, situé dans un bâtiment annexe à deux pas de la gendarmerie d'Auxerre, les blouses de laborantin sont entreposées dans un étroit vestiaire. Des photos et coupures de presse ornent les murs, preuves de leurs plus gros faits d'armes.

Le crash d'un avion d'affaires et la mort de six personnes à Mouffy : « Enquête mètre par mètre après le crash, 21/11/2013 ». La découverte du corps du rappeur Nidal Boutahar : « Ils avouent le meurtre du rappeur N'Dal, 10/12/2015 ». Ou encore, le décès du maire de Paroy-en-Othe en 2014, la première



EN ACTION. Les techniciens en identification criminelle décortiquent les scènes d'infraction.

autopsie à laquelle a assisté l'adjudant-chef. « On en fait une bonne trentaine chacun à l'année », calcule-t-il. Des images parfois sordides, souvent difficiles, pour ceux qui n'y sont que rarement confrontés.

À la différence de ses collègues de brigade, lorsque son télépho-

ne sonne, l'adjudant sait où il part et anticipe ce qu'il verra. Et puis, « ces images, on les oublie ». Car même devant « la pire des scènes de crime, on est tellement focalisé sur la technique, qu'on occulte le morbide », poursuit l'adjudant Julien.

Le prélèvement doit être im-

peccable, pour permettre à la science de le faire parler. Quelques traces d'ADN, une goutte de sang ou une empreinte... À chaque crime, il y a sa technique pour confondre l'auteur. Un protocole millimétré à suivre dans le labo. Des « recettes de cuisine », résume efficacement



d'élucider des affaires

LE FAIT
DU JOUR

les experts du crime



le gendarme. Les experts ont déjà sorti un ADN d'un noyau de cerise oublié dans un carton. « On a aussi des cambrioleurs qui se tapent des glaces dans le congel, plaisante le gendarme. C'est déjà arrivé ! » Devant les tribunaux, pourtant, la génétique se conteste de plus en plus.

« On préfère trouver une empreinte digitale... » L'ADN se transfère, les empreintes, moins. « Derrière, vous passez aux assises avec un accusé qui encourt vingt à trente ans de réclusion criminelle... On engage notre responsabilité », relève l'adjudant-chef Ludovic.

Ces hommes et ces femmes en blanc sont « une brique » de la police scientifique, appartenant à une unité bien plus vaste : la brigade départementale de renseignements et d'investigations judiciaires (BRDIJ). Le major Pucelle est à sa tête. Dans son bureau, de fines chemises de

carton bleu recouvrent une table, à l'entrée. Elles cachent des informations judiciaires sur des phénomènes sériels. Les vols de fret, de pot catalytique ou de câble téléphonique. Des données confidentielles, épluchées par des analystes. Ils « font parler les fichiers, explique le major. Ils arrivent à déterminer un mode opératoire ».

Les yeux rivés sur leur double écran, ces gendarmes ont renoncé au terrain. « Il faut être passionné », reconnaît un analyste. Constamment sur leur ordinateur, ils recensent les faits, recourent les infractions, les cartographient, interrogent les départements voisins et aiguillent leurs collègues, sur le terrain. Il y a quelques années, les analystes ont réussi à remonter la piste d'une ingénieuse arnaque au terminal de paiement électronique. L'escroc avait mis en place un subterfuge pour repartir des commerces sans payer. « Un Sudiste, venu se mettre au vert à Migennes », se souvient un gendarme. Une bande rouge, sur la bandoulière de sa sacoche, a suffi pour le trahir, les militaires ayant fait le rapprochement avec des faits similaires, au sud de l'Hexagone. « Cela a été le point de départ de l'enquête. »

Clips de rap, bagarre, grosses cylindrées et pornographie

L'information est diffusée et les autres services avisés, afin de confondre l'auteur. Dans un bureau voisin, l'adjudant-chef Guillaume Vignot bidouille sur ses ordinateurs. Il est le seul gendarme N-tech - pour nouvelle technologie - au sein du département. Le gendarme décortique téléphones, ordinateurs et disques durs et extrait les preuves. Dans ce bureau, parsemé de câbles en tout genre, plusieurs centaines de téléphones sont examinés à l'année. En deux minutes, un prépayé est analysé. « SMS + journal d'appels. » Trois

à quatre heures seront nécessaires pour extraire les données d'un smartphone dernière génération. « Ils sont tous chiffrés. Ça rend la recherche difficile, mais pas impossible. » Des milliers, voire dizaine de milliers de photos y sont stockées. L'adjudant-chef doit faire le tri. Un logiciel d'intelligence artificielle est intégré au sien. « Je tape un mot-clé et toutes les photos en lien avec ce mot sont affichées. Violences, voitures, armes, chèques », détaille le militaire, capable de décortiquer une dizaine de téléphones en quarante-huit heures, grâce à l'appui de ses collègues de la Section opérationnelle de lutte contre les cybermenaces (Solc), au besoin. Bien souvent, à l'avance, l'enquêteur sait ce qu'il va trouver. Clips de rap, bagarres, grosses cylindrées et dans « tous les téléphones », de la pornographie.

Les images de nudité, c'est « mon quotidien de voir ça ». Les enquêtes sur lesquelles le spécialiste des nouvelles technologies se penche sont à « 70 % ou 80 % en lien avec des infractions pédo-criminelles ». Guillaume Vignot voit des « trucs dégueulasses », mais sait faire « abstraction » du visuel. « Quand j'ai besoin, je peux faire une pause. J'ai de la chance pour ça. Je me réfugie dans la technique et je cherche la preuve. »

Il y a trois ans, alors enquêteur dans un autre département, l'adjudant-chef a élucidé un crime, grâce à l'exploitation d'un téléphone. La victime avait été poignardée au cou. L'enquête piétine, bien que les gendarmes soupçonnent une personne. Ils ne disposent que de peu d'éléments. Le spécialiste est parvenu à prouver que « le téléphone du suspect s'est connecté à l'enceinte Bluetooth de la victime ». Si la technologie permet d'élucider des crimes, elle va, selon le spécialiste, au-delà. Le téléphone est un miroir de l'âme. « Je peux vous dire quel est le mot le plus tapé sur votre téléphone. Donne-moi ton téléphone, je te dirai qui tu es. » ■

